

Les pauvres parlent pauvreté

Leur espoir: ne plus prêcher dans le désert

Les témoignages de «Vivre en famille, c'est notre espoir» ne laissent pas indifférent. Le livre parcourra la filière sociale et celle de l'éducation.

«Je vous ai compris», dit en substance René Schmit, directeur des Maisons d'enfants de l'Etat. «Vos témoignages sont essentiels. Ils nous interpellent, nous, les professionnels. Depuis des années, vous prenez la parole et vous n'êtes pas écoutés.» Tout aussi convaincu, René Schlechter, président de l'Ombudsman comité pour les droits de l'enfant. Il évoque son émotion face à «la qualité de la réflexion» de ce quart monde qui semble bien délaissé par le monde politique et la filière sociale. René Schlechter remet un coup d'autoflagellation: «Vous avez réalisé un livre important, notamment avec vos réflexions sur le placement des enfants, sur la parole que l'on ne donne pas aux parents.»

Mais que disent tous ces parents? Des choses finalement toutes simples, évidentes, mais dont il n'est que rarement tenu compte... Des exemples, à foison. Sur la mise à l'écart. «Je pense à mes enfants;



Un livre, provocateur juste ce qu'il faut

faire tout ce qui est en son pouvoir pour que l'enfant grandisse du mieux possible. La famille c'est savoir que tu appartiens à quelque chose. Tu n'es pas mise à l'écart comme quand j'étais petite. Je ne veux pas que ça se répète avec mes petits-enfants. "Tu appartiens": chacun a besoin de sentir cela.» Un au-

tre, sur les moyens. «La famille, c'est l'harmonie quand tout va bien; c'est la chaleur humaine si les moyens de vivre sont suffisants. Quand il n'y a pas assez d'argent, tu te demandes comment faire pour mettre quelque chose sur la table, pour payer les factures. Cela crée de la disharmonie, de l'agressivité entre

les parents et les enfants. Quand tu as une famille, tu as aussi une responsabilité. Il faut avoir les moyens d'assumer ces responsabilités.»

Et puis sur la peur. «Beaucoup de parents vivent dans la peur que l'enfant soit placé. Alors tu ne demandes plus d'aide. C'est pour cette raison qu'il est tellement important qu'on puisse travailler "ensemble" avec un professionnel.» Et puis la honte. «C'est difficile d'aller voir l'assistante parce que tu as honte et tu as peur d'être montré du doigt. Les autres personnes te tournent le dos. Tu te sens indigné, rabaisé, abattu, comme si tu n'étais plus une personne à part entière. Pour l'éviter, j'essaie de résoudre mes problèmes par moi-même. C'est aussi le fait que je n'ai plus envie de répéter toute mon histoire.»

Sur le découragement. «Je dois toujours aller en chercher à la commune ou ailleurs, cela ne suffit jamais. Pour le moment j'ai trois assistantes, chacune m'a demandé les mêmes papiers. On me dit de travailler avec l'une et l'autre, mais je me demande pourquoi elles, elles ne travaillent pas ensemble?»

Sur l'incompréhension. «Les assistantes, les éducateurs écrivent, écrivent, mais je ne sais pas ce qui est marqué. J'ai essayé de demander, ils m'ont dit: "Nous écrivons tout ce qui est dit." Mais je ne l'ai jamais vu. Alors cela m'angoisse. C'est très dur de ne pas savoir. Je me sens mise de côté. Ils devraient se mettre à côté de moi et me montrer: "Nous avons écrit ceci, et cela," et moi je pourrais dire: "C'est juste," ou "Ce n'est pas bien", et je pourrais dire ma version, tranquillement.»

Sur la durée. «J'ai un dossier depuis la première fois où j'ai été voir une assistante sociale, il y a 31 ans. Ce dossier me suit partout. C'est l'angoisse de savoir que tu as un dossier à ton nom et tu ne sais pas ce qu'il y a dedans. Pourquoi n'avons-nous pas le droit de savoir? Cette partie de ma vie pèse encore aujourd'hui. C'est toujours dans le dossier. Je crois que l'étiquette, elle, me reste.»

Sur la police. «Lorsque la police est venue en uniforme chercher mon enfant chez nous, j'étais tellement en

colère que j'aurais pu me mettre à taper et être violent. Les voisins ont tout observé. Depuis, je ne peux plus voir un policier, même juste dans la rue. Mon enfant aussi a été choqué. Je ne pourrai jamais oublier cela.»

Faire lire votre livre

Sur la maman. «C'est la souffrance parce que les enfants sont partis et que peut-être ils ne reviendront plus. J'ai la sensation de ne plus être une maman. Nous tous, nous sommes cassés. Dès le premier jour où tes enfants sont au foyer, tu perds tes droits parentaux. Je me demande ce que je peux faire pour avancer, comment continuer? Les juges, les éducateurs devraient nous prendre plus au sérieux, car nous, les parents, voudrions pouvoir avancer dans la vie AVEC nos enfants.»

Sur l'étranger (123 enfants à l'étranger, faute de structures suffisantes au Luxembourg, pour 459 en familles d'accueil et 674 en foyer). «Quand les enfants sont à l'étranger, c'est difficile de les voir. Pendant six ans, mon mari et moi devions voyager cinq heures en train pour lui rendre visite. Nous pouvions rester une heure et demie avec lui. Puis de nouveau faire cinq heures de trajet. C'était à nous de payer le transport et c'était cher pour notre petit budget. Aucune autre personne de la famille n'a pu lui rendre visite. La grand-mère voulait aller le voir, mais le foyer a refusé.»

René Schmit va proposer la rédaction d'une charte d'objectifs, dont la révision de la loi obsolète, dans laquelle tous les acteurs seraient associés, dont les parents qui, tous (sauf perverses exceptions), «ont le désir d'être de bons parents.» Quant à René Schlechter, il prendra son bâton de pèlerin: «Je vais essayer de faire lire votre livre», dit-il. Les cibles: assistants sociaux, éducateurs, psychologues, policiers, magistrats. Et, pourquoi pas, la ministre de la Famille et de l'Intégration, appelée d'ailleurs à participer à la journée du refus de la misère.

MICHEL PETIT

Livre (15 euros) disponible au siège d'ATD, 25 rue Beggen, L-1221 Luxembourg

PARTICIPEZ À UN FILM

Pour son exposition au Mudam, Sylvie Blocher recherche des hommes, des femmes, des adolescents qui désirent participer à un film.

Pour prendre part à ce projet, intitulé **Dreams Have a Language**, vous devez vous inscrire et vous présenter au Mudam avec une idée pour changer le monde. Celle-ci peut être poétique, politique, musicale, esthétique, émotionnelle, révolutionnaire, scientifique, architecturale, éducative, financière, climatique, culinaire, sonore, etc. Toutes les idées, des plus simples aux plus ambitieuses, sont les bienvenues.

Pour vous aider dans ce voyage imaginaire, vous pourrez, à l'aide d'une machine de vol, vous détacher du sol, de 10 cm à 12 m de hauteur, selon votre désir, dans le Grand Hall du musée.

Ce moment sera filmé et certaines images seront reprises pour une installation vidéo et la fabrication d'un film. Aucune image ne pourra être diffusée sans votre accord. Il sera offert à chaque participant une épreuve photographique signée par l'artiste. Attention, les places sont limitées !

INSCRIPTIONS DU 2 AU 31 OCTOBRE 2014
[+ 352] 691 488 485 / WWW.DREAMS.LU
TOURNAGE AU MUDAM ENTRE LE 5 ET LE 30 NOVEMBRE 2014